PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Exilé en octobre 1930, je fus d'abord à Bahia, puis au Portugal, en faisant escale en Afrique. Le type de voyage idéal pour le genre d'études et les préoccupations que cet essai reflète.

En 1931, je fus invité par l'Université de Stanford comme « visiting professor » pour le printemps de la même année. Je laissai avec tristesse Lisbonne où j'avais pu, cette fois, me familiariser, au cours de ces quelques mois, avec la Bibliothèque Nationale, avec les collections du Musée d'Ethnologie, avec le bouquet, nouveau pour moi, des vins de Porto, avec la morue et les gâteaux des nonnes. Ajoutez à cela la joie de revoir Sintra et l'Estoril, d'embrasser des amis illustres, entre autres João Lúcio de Azevedo, ce maître admirable.

J'eus les mêmes opportunités à Bahia, que je connaissais certes déjà, mais seulement de passage. Restant cette fois plus longtemps, je pus connaître non seulement les collections du Musée Nina Rodrigues et l'art vestimentaire des vendeuses de rue, la décoration de leurs gâteaux et de leurs plateaux [1], mais encore l'enchantement, plus intime, de la cuisine et de la pâtisserie de cette ville, ces choses qui échappent en général aux simples touristes. Certaines recettes de la fine et vieille cuisine des maisons de maîtres, qui font des fours, des fourneaux et des auberges de Bahia, le dernier réduit et, espérons-le, le réduit inexpugnable de cette tradition culinaire... « La cuisine et la politesse! Oui, les deux signes de vieille civilisation... » Je me souviens d'avoir lu cette phrase dans

1. Ces motifs, décoratifs et parfois religieux, des vendeuses de rue de Bahia, Pernambouc, Rio de Janeiro mériteraient une étude à part, avec leurs papiers bleus, rouges, jaunes,etc. enjolivant les plateaux comme d'une dentelle, et avec les formes des gâteaux, pâtes de sucre, sucres d'orge ou papillotes.

un livre français. Et justement, ce sont les meilleurs souvenirs que je garde de Bahia : sa politesse et sa cuisine. Deux expressions de la civilisation patriarcale, que l'on sent ici mieux que partout ailleurs. Bahia nous a donné quelques-uns de nos plus grands hommes d'État ou diplomates du temps de l'Empire; et on ne cuisine nulle part les plats savoureux de la cuisine brésilienne comme dans les vieilles maisons de Salvador et de sa baie.

Après avoir terminé mes cours à l'Université de Stanford, que je devais à la gentillesse du professeur Percy Alvin Martin et qui me mirent en contact avec un groupe d'étudiantes et d'étudiants animés de la plus grande curiosité intellectuelle, je retournai de Californie à New York par un chemin que je n'avais jamais pris : à travers le Nouveau Mexique, l'Arizona, le Texas, toute une région qui rappelle au Brésilien du Nord, dans ses parties les plus âpres, notre *sertan* hérissé de *mandacurus* et de *chiques-chiques*. Vastes plaines, où les plantes paraissent d'énormes tessons de bouteilles, d'un vert dur, parfois sinistre, éparpillés dans le sable sec.

Mais en retournant par la frontière mexicaine, ce que je cherchais, ce n'étaient pas ces impressions de notre *sertan*, je me dirigeais vers le vieux Sud esclavagiste. On y arrive quand le transcontinental atteint les champs de cannes à sucre et les marécages de la Louisiane. Louisiane, Alabama, Mississipi, les Carolines, la Virginie, — le fameux « deep South ». Région où le régime d'économie patriarcale a créé à peu près le même type d'aristocratie et de maisons de maîtres, à peu près le même type d'esclaves et de *senzalas* que le nord du Brésil ou certaines régions du Sud brésilien; les mêmes goûts pour les sofas, pour les fauteuils à bascule, pour la bonne cuisine, pour la femme, pour le cheval, pour le jeu; qui a souffert et qui garde encore les cicatrices, quand ce ne sont pas les plaies toujours saignantes, du même régime dévastateur d'exploitation agricole — le feu, le défrichement par l'incendie, « la culture parasitaire du sol », selon l'expression de Monteiro Baena à propos du Brésil [2]. Tous ceux qui étudient la formation patriarcale et l'économie esclavagiste du Brésil doivent connaître le fameux « deep South ». Les mêmes causes, la technique de la production et celle du travail, la monoculture et l'esclavage, s'unirent dans cette contrée anglaise comme dans les Antilles et à la Jamaïque, pour produire des effets analogues à ceux qui se sont produits parmi nous. Si analogues que les

2. António Ladislau Monteiro Baena, *Ensaio Corográfico Sobre a Provincia do Pará*, Pará, 1839.

seules différences que l'on note parfois sont des différences accessoires : des différences de langues, de races et de religions.

J'eus la bonne fortune de faire une grande partie de ce voyage, dans le sud des États-Unis, en compagnie de deux collègues de l'Université de Columbia, Ruediger Bilden et Francis Butler Simkin. Le premier appliquant sa rigueur et son flegme tout germaniques à l'étude de l'esclavage en Amérique et plus particulièrement au Brésil, le second qui a étudié les effets de l'abolition dans les Carolines et publié sur ce sujet, depuis, en collaboration avec Robert Hilliard Woody, *South Carolina During Reconstruction* (Chapel Hill, 1932). Je dois à ces deux amis des suggestions de grande valeur pour ce travail et principalement à Ruediger Bilden. Il me faut associer d'ailleurs à son nom celui d'un autre collègue, Ernest Weaver, compagnon d'études du cours d'anthropologie de Franz Boas.

Le professeur Franz Boas fut une grande figure qui m'a laissé la plus durable impression. Je le connus dès le début de mon séjour à Columbia. Je crois qu'aucun étudiant russe, de l'époque romantique, au XIX^e^ siècle, ne se préoccupa autant des destins de la Russie que moi, de ceux du Brésil, durant la phase de mes rapports avec Boas. C'était comme si tout dépendait de ma personne et de ceux de ma génération; de notre manière de résoudre nos problèmes séculaires. De tous les problèmes brésiliens, aucun ne m'inquiétait autant que celui de la miscégénation. Je vis une fois, après trois longues années d'absence du Brésil, une bande de marins, mulâtres et métis, descendant les rues pleines de neige de Brooklyn. Ils me donnèrent l'impression de caricatures. Il me vint à l'esprit une phrase d'un voyageur américain, que je venais de lire sur le Brésil : « L'aspect effrayant de dégénérés de presque tous ses habitants. » Voilà donc le résultat de la miscégénation! Il me manquait alors une personne pour me dire ce que devait préciser en 1929 Roquete Pinto aux aryanistes du Congrès brésilien d'eugénique : ces individus, que je jugeais des représentants du Brésil, n'étaient pas simplement des mulâtres et des métis, mais des mulâtres et des métis *malades*.

Ce furent les études anthropologiques faites sous la direction de Boas qui me révélèrent pour la première fois, ce qu'étaient vraiment le nègre et le mulâtre en eux-mêmes, indépendamment des influences culturelles. J'appris à considérer comme fondamentale la distinction entre race et civilisation, à séparer les effets des relations purement génétiques des influences sociales, de l'héritage culturel et du milieu. Tout mon livre repose sur cette distinction. Comme sur la distinction entre l'hérédité raciale et l'hérédité familiale.

*

Pour moins incliné que nous soyons au matérialisme historique, si souvent exagéré dans ses affirmations, surtout dans les travaux de ses sectaires et de ses fanatiques, il nous faut bien admettre l'influence considérable, sinon prépondérante, des techniques de production économique sur la structure des sociétés, sur la caractérisation de leur physionomie morale. C'est une influence sujette à la réaction d'autres facteurs, pourtant plus forte qu'aucune autre, pour donner à la société son aspect aristocratique ou démocratique, pour développer les tendances polygamiques ou monogamiques, pour la stratifier ou lui laisser toute sa mobilité. Bien des traits, que les travaux encore si hésitants d'eugénisme ou de cacogénisme attribuent à des caractères ou des tares héréditaires, relèvent plutôt de la persistance, à travers les générations, de conditions économiques ou sociales favorables ou défavorables au développement de l'homme. Franz Boas rappelle que, même si l'eugénisme supprimait de la société ses éléments indésirables, la sélection eugénique ne supprimerait pas, pour cela, les conditions sociales qui rendent possible l'existence de prolétariats misérables — de gens malades et mal nourris; et tant que ces conditions subsisteraient, de nouveaux prolétariats se formeraient [3].

3. Boas montre que, dans les basses classes, les individus se développent moins bien, et sont de petite taille en comparaison avec les individus des classes plus riches. On trouve dans les classes pauvres une taille au-dessous de la moyenne qui semble héréditaire et qui cependant serait susceptible de varier, si les conditions de vie économique changeaient. Voir Franz Boas, *Anthropology and Modern Life*, Londres, 1929; ainsi que les recherches de H. P. Bouditch, « The Growth of Children », *8th Annual Report of the State Bureau of Health of Massachusetts*. En Russie, à la suite de la famine de 1921-22, due à la fois à la mauvaise organisation des premières administrations soviétiques et au blocus de la nouvelle République par les puissances capitalistes, on observa une diminution de la stature dans la population (A. Ivanovsky, « Physical Modifications of the Population of Russia under Famine », *Amer. Journ. of Physical Anthrop.*, nº 4, 1923). Les études de Hrdlieka, de leur côté, montrent une élévation de la taille dans la population nord-américaine (Ales Hrdlieka, *The Old Americans*, Baltimore, 1925). Sur les différences de stature et des autres caractères, physiques ou mentaux, suivant les classes, voir les travaux classiques de A. Niceforo, *Les Classes pauvres*, Paris, 1905 et de Pitirim Sorokin, *Social Mobility*, New York, 1927. Sur les corrélations entre la classe sociale et l'intelligence de l'enfant : L. M. Terman, *Genetic Studies of Genius*, 1925-1930. L'intéressant de ces différences, c'est de déterminer dans quelle mesure elles sont héréditaires ou génétiques et cessent d'être le reflet successif des conditions économiques, du milieu social, du régime alimentaire entre riches et pauvres. Ou, en d'autres termes, quelles sont les possibilités pour que ces qualités acquises et cultivées de génération en génération deviennent transmissibles par hérédité. Dendy souligne qu'Oliver Wendell Holmes a observé la formation d'une aristocratie intellectuelle et sociale en Nouvelle-Angleterre par la répétition des mêmes influences, génération après génération (Arthur Dendy, *The*

Au Brésil, les relations entre les blancs et les races de couleur, à partir de la première moitié du XVI[e] siècle, ont été influencées d'un côté par le système de production économique, la monoculture et la grande propriété — et de l'autre, par le manque de femmes blanches, chez les conquérants. Le sucre n'a pas seulement étouffé les industries démocratiques du bois de teinture et des peaux, mais il a stérilisé la terre dans une large extension, autour des moulins, pour la polyculture et l'élevage. Il a exigé une énorme masse d'esclaves. L'élevage du bétail, avec ses possibilités démocratiques, a dû s'enfoncer dans le *sertan*. Dans la zone agricole, il s'est développé, avec la monoculture absorbante, une société semi-féodale : une minorité de blancs, ou presque blancs, patriarcaux, polygames, dominant du haut de leurs maisons de maîtres, bâties de pierre, non seulement les esclaves dans la promiscuité de leurs masures, mais encore les *camarades*, les *agrégés*, les clients dans leurs demeures de torchis et de paille [4], véritables vassaux des seigneurs de moulins.

Vainqueurs militairement et techniquement des indigènes, maîtres absolus des nègres importés d'Afrique pour les durs travaux du moulinage, les Européens et leurs descendants ont dû cependant transiger avec les Indiens et les Africains quant aux relations génétiques et sociales. Le manque de femmes blanches amena la création de zones de confraternisation entre vainqueurs et vaincus, entre maîtres et esclaves. Bien que ces relations, celles des blancs avec les femmes de couleur, n'aient pas cessé d'être des relations de supérieurs et d'inférieurs, et le plus souvent de maîtres désabusés et sadiques avec des esclaves passives, elles s'adoucirent parfois sous la nécessité, sentie par bien des colons, de fonder une famille dans ces circonstances et sur cette base. La miscégénation, qui se pratiqua ici largement, corrigea la distance sociale qui se serait, autrement, conservée énorme, entre la maison de maître, et la forêt tropicale ou les masures des esclaves. Ce que la monoculture et la grande propriété créait d'un côté, la formation d'une société aristocratique divisée en deux classes, de maîtres et d'esclaves, avec un petit nombre de gens libres

Biological Foundation of Society, Londres, 1924). Voir sur cette question : J. A. Detlefsen, *Our Present Knowledge of Heredity*, Philadelphie, 1925; Child, *Physiological Foundations of Behavior*, New York, 1924; H. S. Jennings, *Prometheus*, New York, 1925; A. J. Herrick, *Neurological Foundations of Animal Behavior*, New York, 1924; F. B. Davenport, *Heredity in Relation to Eugenics*, New York, 1921; A. Myerson, *The Inheritance of Mental Disorders*, Baltimore, 1925.

4. Sur la corrélation entre les matériaux de construction et l'aristocratisation des sociétés, voir George Plekhanov, *Introduction à l'Histoire sociale de la Russie* (trad.), Paris, 1926.

entre ces deux extrêmes, fut en grande partie contrarié par la miscégénation. L'Indienne et la négresse d'abord, ensuite la mulâtresse, la téraronne, la quarteronne, l'octavonne devinrent femmes de chambre, concubines et même épouses légitimes des seigneurs blancs, agirent puissamment en faveur de la démocratisation raciale du Brésil. Les grandes propriétés se virent divisées entre les fils métis, légitimes ou illégitimes, brisant ainsi la force des donations de terres féodales, et des latifundia de la grandeur de la métropole.

La monoculture et le latifundium sont la cause des maux profonds, qui ont compromis, pendant bien des générations, la santé et l'efficience de la population brésilienne, non la miscégénation à laquelle on attribue si souvent à tort la santé instable, l'incapacité au travail, l'apathie, les troubles de la croissance. Parmi ces maux, le manque de vivres frais, obligeant une grande partie de la population à un régime alimentaire déficient, caractérisé par l'abus du poisson sec et de la farine de manioc (plus tard de la viande sèche), ou encore par l'abus, si dangereux, de vivres importés dans de mauvaises conditions de transport, comme celles qui précédèrent la navigation à vapeur et l'usage tout récent des chambres frigorifiques. L'importance de l'hyponutrition mise en lumière par Armitage [5], McCollum et Simmonds [6], plus récemment par Escudero [7], de la faim chronique, due non pas tant à la réduction des aliments en quantité qu'à leur mauvaise qualité, apporte aux problèmes de la « décadence » ou de l' « infériorité » des races de nouveaux aspects et, grâce à Dieu, de plus grandes possibilités de solution. On détache comme conséquences de l'hyponutrition la diminution de la taille, du poids et du périmètre thoracique, les déformations du squelette, la décalcification des dents, les insuffisances thyroïdiennes, celles de l'hypophyse et de la gonadiale, causes de la vieillesse précoce, de l'affaiblissement sexuel, de l'apathie et souvent de la stérilité. En somme les traits de stérilité et d'infériorité physique, que l'on attribue généralement aux races inférieures et à leur sang maudit. On ne doit pas oublier d'autres influences sociales qui se sont développées ici en même temps que le système patriarcal et esclavagiste : la syphilis par exemple, la grande responsable de ces « mulâtres malades », dont parle Roquete

5. F. P. Armitage, *Diet and Race*, Londres, 1922.
6. E. V. McCollum et Nina Simmonds, *The Newer Knowledge of Nutrition, The Use of Foods for the Preservation of Vitality and Health*, New York, 1929.
7. Pedro Escudero, « Influencia de la Alimentacion sobre la Raza », *La Prensa*, 27-3-1933.

Pinto et que Ruediger Bilden estime si importante dans l'étude de la formation brésilienne.

La formation patriarcale du Brésil, dans ses vertus comme dans ses défauts, s'explique moins en termes de « race » et de « religion » qu'en termes d'économie, de culture ou d'organisation familiale, la famille ayant été ici l'unité colonisatrice. Économie et organisation sociale qui contrarièrent parfois, non seulement la morale sexuelle du Portugais, comme ses tendances sémites pour l'aventure, le commerce et le gain.

Spengler dit qu'une race ne se transporte pas d'un continent à un autre; il faudrait transporter pour cela, avec, le milieu physique. Il rappelle à ce propos les travaux de Gould, de Baxter, de Boas dans le sens de l'uniformisation de la taille moyenne, du type moyen de développement et même sans doute de la structure du corps et de la forme de la tête, chez des individus des plus diverses provenances, quand ils se trouvent réunis dans les mêmes conditions de « milieu physique [8] ». Conditions biochimiques peut-être plus que physiques; les modifications qui proviennent vraisemblablement du milieu et que l'on a pu constater chez les descendants d'immigrants, comme les Juifs siciliens et allemands étudiés par Boas aux États-Unis [9], paraissant résulter de ce que Wissler appelle le « contenu biochimique [10] ». En fait l'étude biochimique des modifications, présentées par les descendants d'immigrants sous un climat et dans un milieu nouveaux, prend de plus en plus d'importance : de rapides altérations paraissent résulter de la teneur en iode de l'atmosphère. L'iode agirait sur les sécrétions de la glande thyroïde. Et le système d'alimentation aurait une importance considérable aussi dans la différenciation des traits physiques et mentaux des descendants d'immigrants.

Si l'on admet la tendance du milieu physique et, plus encore, biochimique, à recréer à son image les individus qui lui arrivent des plus diverses provenances, on ne doit pas oublier non plus l'action, en sens contraire, des techniques des colonisateurs : leur imposition au milieu de formes et d'accessoires de civilisation qui leur permettent de conserver, sur un sol exotique, le plus possible de la race et de la civilisation natives.

Le système patriarcal de la colonisation portugaise représente un moyen terme entre ces deux tendances. En même temps qu'il exprima l'impérialisme de la race avancée sur la race retarda-

8. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident* (trad. franç.).
9. Franz Boas, « Changes in Bodily Forms of Descendants of Immigrants », *Senate Documents*, Washington, 1910-11.
10. Clark Wissler, *Man and Culture*, New York, 1923.

taire, une imposition de formes européennes (déjà modifiées à la suite de l'expérience asiatique et africaine de colonisation) au milieu tropical, il représenta aussi une adaptation à de nouvelles conditions de vie et d'ambiance. La maison de maître, de torchis ou de pierre, couverte de paille ou de tuiles, avec une véranda par-devant et sur les côtés, la toiture tombant au maximum pour protéger contre l'ardeur du soleil et contre les pluies tropicales, ne fut pas une simple reproduction des maisons portugaises, mais une expression nouvelle, correspondant à un nouveau milieu physique et à une phase inespérée de l'impérialisme portugais : d'activité agraire et de sédentarité sous les tropiques, de patriarcalisme rural et esclavagiste. C'est à partir de ce moment que le Portugais, tout en conservant cette nostalgie du Royaume, que Capistrano de Abaão a appelée « transocéanique », devint luso-brésilien et le fondateur d'un nouvel ordre économique et social, le créateur d'un nouveau type d'habitation. On n'a qu'à comparer une maison de maître brésilienne du XVI^e^ siècle avec un manoir seigneurial portugais du XV^e^ siècle, pour voir toute la différence qui distingue le Portugais du Royaume de celui du Brésil. A peine séparés par un siècle de distance, de vie patriarcale et d'agriculture sous les tropiques, c'était déjà une autre « race » s'exprimant par un nouveau type d'habitation. Comme le dit Spengler, — pour qui le type d'habitation a plus de valeur historico-sociale que la race — on doit ajouter à l'énergie du sang qui imprime des traits identiques à travers la succession des siècles, la force « cosmique, mystérieuse, qui enlace dans un même rythme ceux qui vivent intimement réunis [11] ». Cette force, au Brésil, agit du haut des maisons de maîtres qui furent les centres de cohésion patriarcale et religieuse, les points d'appui de l'organisation sociale.

La maison de maître, complétée par les habitations d'esclaves, représente tout un système économique, social, politique : de production (la monoculture et la grande propriété), de travail (l'esclavage), de transport (le char à bœufs, la litière ou *banguê*, le hamac, le cheval), de religion (le catholicisme familial, avec un chapelain subordonné au *pater familias*, le culte des morts, etc.), de vie sexuelle et domestique (le patriarcalisme polygame), d'hygiène du corps et de la maison (la tinette, la touffe de bananier, le bain de rivière, le bain de bassine, le lave-pieds), de politique (le copinage). Elle fut aussi à la fois une forteresse, une banque, un cimetière, un hôtel, une école, un

11. Oswald Spengler, *o. c.* La valeur de la *maison* avait été mise en lumière déjà par G. Schmoller, dans des pages classiques.

hôpital, recueillant les vieillards, les veuves et les orphelins. De ce patriarcalisme absorbant je vois la meilleure image dans la maison du moulin Norvega de Pernambouc, pleine de salles, de chambres, de couloirs, de grandes cuisines, de dépenses, plus une chapelle. Image d'ailleurs du patriarcalisme déjà reposé et embourgeoisé du XVIII^e^ siècle, sans cet air de forteresse qu'avaient les premières maisons de maîtres du XVI^e^ siècle. « Les propriétés étaient comme des camps militaires, dit Teodoro Sampaio en parlant du premier siècle de la colonisation. Les hommes riches avaient l'habitude d'entourer leurs demeures et leurs manoirs de palissades doubles et puissantes, élevées à la manière des Indiens et défendues par les amis, les serfs et les Indiens esclaves; elles servaient aussi d'asile aux « voisins » quand il y avait des attaques subites de sauvages [12]. »

Les moulins du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ressemblaient plutôt à des couvents portugais, à la fois hôtel et hôpital. Même ce je ne sais quoi d'un peu retiré des maisons du début du XVII^e^ siècle, avec leurs vérandas soutenues par des troncs d'arbres, se continue dans les habitations de la fin du XVII^e^, du XVIII^e^ et de la première moitié du XIX^e^ siècle — maisons entièrement démilitarisées, offrant aux voyageurs une hospitalité large, ouverte. Nicolão Dreys a même rencontré dans les *estancias* de Rio Grande, du début du XIX^e^ siècle, l'habitude monastique de sonner la cloche à l'heure des repas : « On sonne la cloche pour aviser le voyageur qui erre à travers champs, perdu dans le voisinage, qu'il peut arriver à temps pour se mettre à table... Jamais le maître ne repousse personne; même il ne demande pas qui vous êtes [13]. »

*

José Mariano Filho ne me paraît pas avoir entièrement raison quand il affirme que notre architecture domestique n'a fait que suivre le modèle de l'architecture religieuse, introduite ici par les jésuites [14] — ces ennemis terribles des seigneurs de moulins. Tout ce que les maisons de maîtres ont reçu de l'architecture des couvents, c'est une certaine douceur et simplicité franciscaines. Fait qui s'explique par l'identité de fonctions d'une maison de seigneur de moulin et d'un couvent des Frères de Saint-François.

12. Teodoro Sampaio, « São Paulo de Piratininga no Fim do Século XVI », *Rev. Inst. Hist. de São Paulo*, vol. II.

13. Nicolão Dreys, *Noticia Descriptiva da Provincia do Rio Grande de São Pedro do Sul*, Rio de Janeiro, 1839, p. 174.

14. José Mariano Filho, Conférence faite à l'École des Beaux-Arts de Recife en avril 1933.

L'architecture jésuitique et ecclésiastique fut, il n'y a pas de doute, la plus haute expression et la plus savante de l'architecture coloniale. Elle eut certainement une influence sur les maisons de maîtres. Celles-ci pourtant, suivant leur rythme propre, leur finalité patriarcale, et ayant besoin plus que les autres de s'adapter au milieu, ont pris une individualité et une importance telles qu'elles ont fini par dominer l'architecture des couvents et des églises. Par briser l'orgueil jésuitique, la verticalité espagnole, pour l'abaisser, l'adoucir, l'humilier et l'achever en chapelles de moulins. En une simple dépendance par conséquent de l'habitation. Si la maison de maître a emprunté des traits et des ressources techniques aux églises et aux couvents, les églises aussi prirent les caractéristiques de la maison de maître : le porche couvert par exemple. Rien d'aussi intéressant que certaines églises de l'intérieur, avec leurs vérandas par-devant et sur les côtés, tout comme une maison de résidence. J'en connais plusieurs — à Pernambouc, au Paraíba, à São Paulo. Comme Saint-Roch de Serinhaem, ou encore la chapelle du moulin Caieras à Sergipe, dont la physionomie est entièrement celle d'une habitation, et à São Paulo, la petite église de Saint-Michel qui date des temps coloniaux.

La maison de maître triompha au Brésil de l'Église, de la volonté qu'elle avait d'être la maîtresse du pays. Une fois le jésuite vaincu, le seigneur de moulin domina la colonie, à peu près seul. Il fut le véritable maître du Brésil, plus que les vice-rois et plus que les évêques.

Toute la puissance se concentra entre ses mains. Propriétaire des terres. Propriétaire des hommes. Propriétaire des femmes. Ses maisons représentaient cet immense pouvoir féodal. « Laides et fortes. » De gros murs. Des fondations profondes enduites d'huile de baleine. Une tradition du Nord nous rapporte qu'un seigneur de moulin, avide de perpétuité, ne put se contenir : il fit tuer deux esclaves et enterrer leurs corps dans les fondations de la maison. La sueur et parfois le sang des esclaves, encore plus que l'huile de baleine, a contribué à donner aux fondations de ces maisons de maîtres leur consistance de presque forteresse.

L'ironie cependant, c'est que, faute de potentiel humain, cette solidité arrogante de forme et de matériel, fut souvent inutile : à la troisième ou quatrième génération, d'énormes demeures, construites pour défier les siècles, commencèrent à tomber en ruine, par abandon ou manque de conservation. Incapacité des arrière-petits-fils ou même des petits-fils pour maintenir l'héritage paternel. On voit encore à Pernambouc les ruines du château des barons de Mercês; même les fondations des écuries rappellent celles des forteresses. Mais toute cette

gloire n'est plus que débris. En fin de compte, ce sont les églises qui ont survécu aux maisons de maîtres. A Massangana, au moulin de Nabuco enfant, la vieille maison de maître a disparu, les masures d'esclaves se sont éboulées; seule la petite chapelle Saint-Matthieu continue debout, avec ses saints et ses catacombes.

La coutume d'enterrer les morts dans la chapelle, qui constituait le caveau de la famille, est bien caractéristique de l'esprit patriarcal, de cohésion domestique. Les morts continuaient sous les mêmes toits que les vivants. Parmi les saints et les fleurs pieuses. Saints et morts qui étaient partie intégrante de la famille. Dans les berceuses portugaises et brésiliennes, les mamans n'hésitèrent jamais à faire de leurs enfants les frères plus jeunes du petit Jésus, avec les mêmes droits que lui aux soins de Marie, aux veilles de Joseph, aux agaceries de grand-mère de sainte Anne. Saint Joseph était chargé, sans cérémonie aucune, de balancer le berceau ou le hamac du bébé :

Balance, Joseph, balance,
La Vierge viendra bientôt,
Elle a été laver les langes
Dans le ruisseau de Bethléem,

sainte Anne, de lui faire faire dodo sur sa poitrine :

Madame sainte Anne
Faites faire dodo à ma fille.
Voyez comme elle est belle
Et quelle merveille c'est !

Cette fillette
Ne dort pas dans son lit.
Elle ne peut s'endormir qu'entre les bras
De Madame sainte Anne.

On prenait tant de libertés avec les saints que c'était à eux que l'on confiait la garde des pots de confiture et de gelée, contre les fourmis :

Par honneur à saint Benoît,
Que les fourmis ne viennent pas
Dedans,

écrivait-on sur un papier que l'on posait à la porte du garde-manger. Et sur des papiers, que l'on collait aux portes et fenêtres, on pouvait lire :

Jésus, Marie, Joseph,
Priez pour nous qui vous implorons.

Quand on perdait un dé, des ciseaux, une pièce de monnaie, on faisait appel à saint Antoine pour trouver l'objet perdu. Il n'a jamais cessé d'y avoir, dans le patriarcalisme brésilien, encore plus que dans le portugais, une intimité parfaite des hommes et des saints. Il ne manquait plus, somme toute, au petit Jésus que de se traîner à quatre pattes avec les gamins de la maison, à sucer la gelée d'*araçá* et de *goiaba*, à jouer avec les enfants. Les sœurs portugaises, dans leurs extases, le sentaient souvent suspendu à leur cou, en train de s'amuser avec leurs ouvrages ou goûtant les friandises qu'elles préparaient [15].

En dessous des saints, mais plus hauts que les vivants, il y avait, dans la hiérarchie patriarcale, les morts, dirigeant et veillant le plus possible sur la vie de leurs fils, de leurs petits-fils, de leurs arrière-petits-fils. Dans beaucoup de maisons de maîtres, on conservait leurs portraits dans le sanctuaire, entre les images des saints, avec le même droit qu'eux à la lumière de la lampe votive et aux bouquets de fleurs pieuses. On conservait parfois aussi les tresses des femmes, les mèches de cheveux des enfants qui mouraient anges. Un culte domestique des morts qui rappelle celui des Grecs et des Romains de l'Antiquité.

Mais la maison de maître ne fut pas seulement forteresse, chapelle, école, officine, hôpital, harem, couvent de jeunes filles, hôtellerie. Elle a joué un autre rôle important dans l'économie brésilienne : elle fut aussi une banque. Sous ses grosses poutres, sous ses tuiles ou ses mosaïques, enterrés dans le sol, on conservait l'argent, les bijoux, l'or, les valeurs. Parfois on gardait les joyaux dans les chapelles, en en parant les statues des saints. De là ces Vierges, surchargées, comme les femmes de Bahia, de pendentifs, de *balangandans*, de cœurs, de petits chevaux ou de petits chiens, et de chaînes en or. Les voleurs, à cette époque, très pieux, n'osaient pas entrer dans les chapelles ni voler des saints. Il est vrai que l'un se permit de prendre l'auréole et les bijoux de saint Benedicto, mais sous le prétexte, valable alors, que « le nègre ne doit pas se montrer luxueux ». En effet, à l'époque coloniale, on avait interdit aux nègres le port de « tout ornement de quelque valeur [16] ».

Par mesure de sécurité et par précaution contre les corsaires, contre les excès démagogiques, contre les tendances commu-

15. Le petit Jésus venait aider la sœur Mariana de Beja « à dévider les écheveaux de fil et à débrouiller les pelotons de laine ». Il apparaissait à la Vénérable Mère Rosa Maria de Santo António pour jouer avec son rouet, etc. (Gustavo de Matos Sequeira, *Relação de Varios Casos Notaveis e Curiosos Sucedidos em Tempo na Cidade de Lisboa*, etc., Coïmbre, MCMXXV).

16. Carte royale du 3 septembre 1709 et ordonnance de 1740, au Maragnan, citées par Agostinho Marques Perdigão Malheiro, *A Escravidão no Brasil, Ensaio juridico-historico-social*, Rio de Janeiro, 1866.

nistes des indigènes et des Africains, les grands propriétaires, dans leur particularisme farouche, enterraient dans leurs maisons les bijoux et l'or, de la même manière que leurs morts chéris. Ce sont là les deux raisons pour lesquelles ces maisons de maîtres finirent toujours par être des maisons hantées, de fauteuils à bascule se balançant tout seuls sur les dalles, qu'au matin suivant, personne ne retrouvait, de bruits de plats et de verres se heurtant la nuit dans les buffets, de revenants apparaissant, aux parents et même aux étrangers, pour leur demander un *Pater Noster*, un *Ave Maria*, gémissant et se lamentant, indiquant l'endroit où l'on trouverait une jarre pleine d'argent. Parfois d'argent pris, illégalement, à autrui. Argent que des compères, des veuves et même des esclaves avaient donné à garder. Il arriva souvent que ces pauvres gens furent dépouillés de leurs valeurs et finirent dans la misère, par suite de l'habileté ou de la mort du dépositaire. Il y eut des seigneurs sans scrupule qui acceptèrent des valeurs pour les cacher et qui faisaient ensuite semblant de ne rien comprendre, quand on les leur redemandait : « Vous êtes fous ? Vous m'avez donné quelque chose à garder [17] ? » Pas mal d'argent enterré s'envola mystérieusement. Joaquim Nabuco, élevé par sa marraine dans le manoir de Massangana, mourut sans savoir ce qu'était devenu le trésor, réuni pour lui par cette bonne dame, probablement dissimulé dans quelque placard secret. Quand il était ministre plénipotentiaire à Londres, un vieux prêtre lui parla de cet or, amoncelé par dona Ana Rosa pour son filleul chéri. Mais on n'en trouva jamais trace. On a découvert dans plusieurs maisons de maîtres, de Bahia, d'Olinda, de Pernambouc, au cours de démolitions ou de fouilles, de pleines cruches d'argent. Dans celle de Pires d'Avila ou de Pires de Carvalho, on trouva, dans un recoin de mur, « une véritable fortune en pièces d'or ». Tandis que dans d'autres grandes demeures on n'a découvert sous les planchers que les ossements d'esclaves, mis à mort par leurs seigneurs et enterrés, dans la cour ou dans la maison, à l'insu de la police. On raconte que le vicomte de Suassuna fit enterrer dans le jardin de sa maison de Pombal plus d'un nègre supplicié par sa justice patriarcale. Rien d'étonnant à cela. Ces seigneurs de maisons de maîtres avaient droit de vie et de mort jusque sur leurs propres enfants. L'un d'eux, Pedro Vieira, déjà grand-père, ayant découvert que son fils avait des relations avec son esclave préférée, le fit tuer par son frère aîné [18].

Les moines remplirent aussi les fonctions de banquiers dans

17. J. da Silva Campos, « Tradições Baianas », *Rev. Inst. Geog. Hist. Baia*, nº 56.

18. Tristão de Alencar Araripe, « Pater familias no Brasil nos Tempos Coloniais », *Rev. Inst. Hist. Geog. Bras.*, vol. LV.

les temps coloniaux. On leur donnait beaucoup d'argent à garder, dans leurs couvents [19], durs et inaccessibles comme des forteresses. De là les légendes, si courantes au Brésil, de souterrains de couvents avec des fortunes encore à découvrir. Cependant, ce sont surtout les maisons de maîtres qui furent les banques de l'époque et les revenants qui errent, en demandant des *Pater Noster* et des *Ave Maria*, sont toujours des âmes de seigneurs de moulins.

Les histoires de maisons hantées se ressemblent à travers tout le Brésil. Peu avant que l'on ait stupidement dynamité la maison de maître de Megaïpe, j'eus l'occasion de recueillir, des habitants des alentours, des histoires de revenants, liées au vieux manoir du XVII[e] siècle. C'étaient des bruits de vaisselle dans la salle à manger, des rires joyeux et des pas de danse dans le salon, des cliquetis d'épées, des frou-frous de robes de soie, des lumières qui s'allumaient et s'éteignaient subitement dans la maison, des gémissements, des grincements de chaînes que l'on traînait, des sanglots d'enfants, des fantômes qui grandissaient et se rapetissaient. Nous avons des détails analogues pour les maisons de maîtres de Rio de Janeiro, et, à São Paulo, pour celles de la vallée du Paraïba [20]. A Recife, là où s'élevait le château de Bento José da Costa, un paysan de l'endroit m'assura que, toutes les nuits, à minuit, sortait de la chapelle une jeune fille d'une rare beauté, toute vêtue de blanc, montée sur un âne, comme la Vierge. Peut-être la propre fille du vieux Bento, que son père empêcha de se marier avec Domingos José Martins et qui avait fui la tyrannie paternelle. Car les revenants continuent à reproduire les joies, les souffrances, les gestes les plus caractéristiques de l'antique existence des maisons de maîtres.

Les *bandeirantes* de São Paulo, métis de blancs et d'Indiens, représentent le nomadisme et le goût de l'aventure. Par contre, les seigneurs des maisons de maîtres représentent, dans la formation brésilienne, la tendance plus proprement portugaise, de fixation, de stabilité patriarcale. Stabilité appuyée sur le sucre (le moulin) et sur le nègre *(senzala)*. Non que nous prétendions suggérer une interprétation ethnique de la formation du Brésil. Seulement, nous ajoutons à l'explication matérielle, marxiste, des faits et des attitudes, une explication psychologique. Ou psychophysiologique. Les études de Cannon [21] et celles de Keith [22] semblent indiquer qu'en dehors des contraintes économiques, des forces psychophysiologiques agissent aussi sur les sociétés et sur les individus. Forces susceptibles, croit-on, de contrôle par les futures élites scientifiques. La douleur, la peur, la colère, à côté des émotions liées à l'instinct de nutrition et à l'instinct sexuel. Forces extrêmement intenses. Ainsi l'islamisme, avec sa fureur impérialiste, ses formidables réalisations, son exaltation mystique des plaisirs des sens, aurait été non seulement l'expression des conditions économiques du moment et de l'endroit, mais encore des forces psychologiques, qui se seraient développées dans les populations nord-africaines. De la même façon, des émotions de peur et de colère collectives s'expriment dans le mouvement des *bandeiras*. Le Portugais plus pur, qui est devenu seigneur de moulin, et qui s'est appuyé sur le nègre plus que sur l'Indien, représente peut-être, dans son inclination vers la stabilité, une caractéristique psychologique opposée à celle de l'Indien ou du métis d'Indien et de Portugais, portés, eux, vers la mobilité. Ceci dit, sans oublier le fait qu'à Pernambouc et à Bahia, la terre se présentait dans des conditions exceptionnellement favorables pour la culture intensive de la canne, pour la stabilité agricole et patriarcale.

19. José Vieira Fazenda, « Antiqualhas e Mamorias do Rio de Janeiro », *Rev. Inst. Hist. Geog. Bras.*, t. XCV, vol. CXLIX.

20. A Minas également. Dans le désert de Samangolô, municipe de Paracatú, il y avait, la nuit de la Saint-Jean, un grand bal où venaient de toutes parts des gens, en cabriolets ou palanquins, escortés de pages. Les orchestres jouaient toute la nuit. Le lendemain, au petit matin, tout avait disparu. Parmi les maisons hantées les plus vieilles du Brésil, on peut citer celle du Père Correia (Petropolis), où, dit-on, « les Ames des vénérables Correia erraient la nuit en protestant contre l'abandon où on laissait leur propriété » (Lourenço L. Lacombe, « A mais Velha Casa de Corrêas », *Rev. Serviço do Patrimonio Hist. e Art. Nac.*, n° 2, 1928, p. 96).

*

La vérité, c'est que c'est autour des seigneurs de moulins que s'est créé le type de civilisation le plus stable de toute l'Amérique hispanique; ce type s'exprime dans l'architecture grasse, horizontale, des maisons de maîtres. Cuisines énormes; vastes salles à manger; innombrables chambres à coucher pour les enfants et les hôtes de passage, chapelle, appartements pour les fils mariés, chambrettes au centre pour la réclusion, quasi monastique, des filles célibataires, gynécée, véranda, taudis d'esclaves. Le style des maisons de maîtres, en prenant le mot de style dans le sens que lui donne Spengler, peut bien être un style d'imitation, son architecture n'en reste pas moins honnête et authentique. Bien rustiquement brésilienne. Cette maison a une âme. Elle fut l'expression sincère des nécessités, des intérêts, du rythme large de la vie patriarcale, que les bénéfices donnés

21. Walter B. Cannon, *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage*, New York-Londres, 1929.

22. Arthur Keith, « On Certain Factors Concerned in the Evolution of Human Races », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, Londres, vol. XLVI.